

forte somme d'argent, sans pouvoir spécifier le montant.

Tous jurèrent être innocents et trop dévoués aux intérêts de leur maître, pour se rendre coupables d'une semblable faute.

Pour mieux préjuger l'esprit de M. P., on prêta au petit Baptiste les propos les plus compromettants. Entr'autres choses, on lui faisait dire que son maître était un avaré, un gueux, à qui il saurait bien faire payer tout son travail et ses écrits.

Après cette enquête, M. P. le front sombre et ne pouvant cacher la colère que lui causait la déception dont il avait été la dupe, demeura seul avec sa jeune fille à qui il dit : Vois cet hypocrite, comme il a su surprendre ta bonne foi ! Toi qui, il y a à peine quelques jours, me disais de si belles choses de notre petit protégé ! Toi qui le mettais bien au dessus de tous mes autres serviteurs, qui se sont toujours montrés si fidèles ! Cet homme de ta confiance n'est rien moins qu'un voleur ! . . . un ingrat . . . un détracteur . . .

— Mon père, dit la jeune fille avec modestie, je ne crois rien de tout ce que l'on dit du petit Baptiste. Je suis trop jeune, et n'ai pas assez d'expérience pour découvrir la vérité de suite, mais, de grâce, ayez patience, et vous viendrez à découvrir le vrai coupable.

Ces paroles si pleines de sagesse ne purent calmer l'irritation du père, et le lendemain lorsque petit Baptiste arriva chez lui, il le traita avec la dernière sévérité. " Comme son serviteur lui présentait la main, il se détourna avec mépris, et lui dit d'un ton à le faire entrer sous terre : Comment, misérable hypocrite, tu joins l'insulte à la mauvaise foi. Tu oses présenter la main à un maître que tu travailles à ruiner et que tu méprises. . . . "